

# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF

ABONNEMENTS  
FRANCE

Un an . . . . 6 fr.  
Six mois . . . 3 fr.  
Trois mois . . 1 fr. 50

BUREAUX: 4 bis, rue d'Orsel, Paris  
OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR  
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS  
EXTÉRIEUR

Un an . . . . . 8 fr.  
Six mois . . . . . 4 fr.  
Trois mois . . . . 2 fr.

## Bon débarras, nom d'une pipe!

IL DEFILE,... IL DÉFILE...

Et il n'est pas frais, le Bateau russe!

## DÉMÉNAGEMENTS A LA CLOCHE!



### Bon Débarras!

Ouf, nom de dieu, quel riche débarras!  
Enfin, mieux vaut tard que jamais:  
Paris est désinfecté des russians, à l'heure  
où je tartine, — et quand les camaros re-  
luqueront mes flanches, ils navigueront  
sur la grande tasse, en compagnie des  
maquereaux et des requins.

Bon voyage, russians de malheur!

Si dans votre balade sur la mer bleue,  
il ne vous arrive que la veine que je vous  
souhaite, nom de dieu, je ne vous vois pas  
bidards!

Y a bougrement des chances pour que  
les requins vous bouffent les fesses, — ils  
es savent d'autant mieux que, le ga-

vage faramineux auquel les patrouillards  
français vous ont soumis, a dû vous les  
engraisser: sûrement elles sont à point.

Mais, mille marmites, cessons de bla-  
guer, pour jacter sérieusement:

Du plus réac, au plus socialard, tous les  
quotidiens nous serinent journallement  
que l'amiral Avelan et sa bande sont venus  
pour cimenter l'alliance franco-russe.

Cette garce d'alliance, j'ai déjà rengainé  
combien elle me pue au nez, combien elle  
me dégoûte. Pas besoin de revenir là-  
dessus.

Autre chose, je veux bien croire que  
tous les niguedouillards qui depuis dix  
jours brâment pire que des veaux « Vive  
la Russie! vive le tzar! » beuglent de  
bonne foi.

Cependant, je flaire qu'ils se foutent le  
doigt dans le croupion jusqu'au coude.

Les russians me paraissent quéque  
chose comme des asticots de gros calibre,  
que le tzar, qui, au su de tout le monde,  
aime bougrement la pêche à la ligne, au-  
rait jetés dans les eaux troubles de France  
pour amorcer les gogos.

Tout ce grand flaffa, m'est avis qu'il

n'a d'autre but que de soutirer notre beau  
pognon, afin de l'entasser dans des gros  
wagons à destination de la Russie.

C'est si vrai que dans tous les gueule-  
tonnages qu'il y a eu, les grosses légumes  
ont trinqué à tout: aux porcs de France,  
aux ours de Russie, au tzar, à Dieu, à  
Carnot, à Dupuy, à la Publique, à tout,  
mille sabords! A tout..., excepté à la  
grande alliance que les russians étaient  
venus pour cimenter.

Je conclus donc, que tout ça c'est du  
chiquet, un battage insensé pour nous  
foutre de la poudre dans les mirettes, et  
nous faire trébucher dans le maudit tra-  
quenard de la franco-russie.

Vraiment, nom d'une pipe, jamais on  
n'a vu pareil bateau: des jean-fesse rap-  
pliquant dans un patelin, se farcissant de  
bonnes choses, recevant cadeaux sur ca-  
deaux, bécottant des chiées de gadoues de  
la haute, portant des kiosques jusqu'à plus  
soif, — et dans leur soulographie n'ou-  
bliant qu'une petiotte chose: de parler de  
la grande affaire qui les amenait.

Y a pas, mille bombardes, si les jobards  
ont trente-six kilos de bouze de vache sur



es quinquets et qu'ils trouvent ce cataplasme odorant, — tant mieux pour eux!

Pour ce qui est de bibi, on ne me le met pas dans de telles conditions : l'alliance franco-russe, j'y coupe pas, foutre ! J'y couperai jamais !

Avant que la Seine ait fini de couler, tous : jean-foutre de la haute, bouffe-galette, aristos et prolos me donneront raison. Il sera bien temps, mille bombardes !

Ces jean-le-cul n'ouvriront les chasses que lorsque l'odeur de la mouscaille que le tzar-pendeur leur aura gentiment posé dans le creux de la main, les forcera à éternuer.

—o—

Les charognards de la haute nagent dans la guimauve.

Pensez donc, le populo s'était foutu sur son trente et un : dès que le plumet d'un russe paraissait à l'horizon, dix mille couillons s'amenaient pour lui faire la fête.

« Hein, qu'ils rengainent, est-il assez poire, le populo ! Ah, les anarchos, et quelques maigre socialos qui n'ont pas voulu se laisser attacher avec des saucisses, ont eu beau tirer à cul, le populo a donné en plein dans la franco-russie. »

Oui, sales bougres, il a donné en plein, j'en conviens, hélas !

Evidemment, j'aurais mieux aimé voir les turbineurs plaquer leurs bagnes pour venir huer les larbins du pendeur russe, que pour brailler comme ils ont fait.

Mais quoi ? On sait bien que le populo n'est pas à la hauteur. S'il était tout à fait d'attaque, y a belle lurette que vous rumineriez dans cent mille pieds de merde, sur les rupinskofardes beautés des mamours franco-russes.

Donc, si, au défilé de la mascarade, les zigues à la redresse ont crié à la chien-lit, ce n'est pas dans l'espoir que les emballés fassent chorus : c'est tout bonnement pour prouver qu'ils n'avaient pas la langue dans leur poche, et que l'or russe ne leur a pas encore bouché la gargoine.

Car, je ne le rengainerai jamais de trop : tout le maboulisme du populo de France a pris racine dans les quotidiens ; et si les quotidiens ont tant braillé l'hymne russe, c'est parce que les picailleurs du tzar ont trébuché dans les profondes des journaux.

Plusieurs chiens d'encre ont déjà noté dans les pissotières des grands canards que la gouvernance, sans faire grise mine aux russiens, n'a pas fait montre de tout l'emballage qu'on pouvait attendre.

Pour expliquer le fourbi, les baveux ont été chercher midi à quatorze heures, — et ils ont passé à côté de la vraie raison :

Si la gouvernance ne s'est pas fendue jusqu'à la gauche, si elle est restée entre le zist et le zeste, ce n'est pas que l'odeur du sang des révoltés russes, versé par le tzar-pendeur, les dégoûte. Au contraire ! S'il n'y avait que ça, y a belle lurette que l'alliance serait baclée.

Le grand hic, le voici : les gros marlous de France ne sont pas plus bêtes que d'autres : ils ont vu clair dans le jeu des grands aristos de Russie et compris que sous cette grosse fumisterie d'alliance, les fricoteurs ne visaient qu'un but : dégraisser les gogos de par chez nous.

Or, toute la braise qui défilera la parade

en Russie, y a une chose certaine, c'est que c'est autant qui passera sous le nez des gros marlous de la R. F.

De là, une sacrée jalousie et cette bondieu de froideur qui fait ressauter tous les gavés de la journalerie.

Pour ce qui est des fistons d'attaque, laissons pisser le mouton.

Avant peu, le populo reviendra de son emballage.

Je ne veux même pas que la quinzaine se passe sans qu'il commence à y trouver un sacré cheveu. Et ce sera quand à la paye, le singe aboulera aux jobards qui auront flanoché en l'honneur des Russes, une paye maigre comme un cent de clous.

En soupesant le petit tas, ils se diront : « Flutte ! Ils étaient beaux les Russes ! Mais ils me content chérot ; va falloir serrer sa ceinture d'un cran. »

C'est qu'en effet, les jours où on s'est sortis pour reluquer la mascarade défilant sur les boulevards extérieurs, ou bien, le soir qu'on s'est payé la trotte au Champ-de-Mars pour voir les fusées faire des galipètes dans le noir de la nuit, la présence au bain a été rudement écourtée.

—o—

Et puis, faut pas qu'on nous monte trop le bourrichon : toute cette foultitude qui s'est tassée pour voir processionner les russiens, l'a fait, moins en l'honneur de l'alliance que parce que c'est un tableau qu'ils ne reverront peut-être jamais.

Le populo n'a pas tous les jours des occasions de voir un fourbi pas ordinaire, aussi, quand ça se présente, y a pas de pet qu'il rate le coche.

Que ce soit pour reluquer l'enfouissement de Ferry-Charogne, celui de Mache-Ma-Honte, ou la procession des russiens, il marche, nom de dieu !

Celui qui veut chercher la petite bête et éplucher les sentiments des badauds perd son temps. Les bougres sont là pour voir, — et rien que pour ça !

Ils s'amènent avec autant de plaisir qu'ils iraient au théâtre : les jours où y a des spectacles gratuits à l'Opéra, des pauvres fiex s'appuient vingt-quatre heures de poirotage.

De même pour le feu d'artifice de lundi : y a des enragés qui se sont plantés au Champ-de-Mars dès 4 heures de l'après-midi, — le feu d'artifice était pour 10 heures.

Pensez-vous que ces entêtés-là en pincent pour les russiens tant que ça ?

Jamais de la vie !

S'ils se sont décarcassés tant que ça, c'est pour le plaisir de voir, — et rien que pour ça !

Donc, les fistons, si écoeurant que semble l'emballage du populo, que ça ne nous le fasse pas maudire.

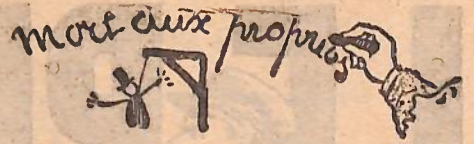
Il se ressaisira, nom de dieu, et y en a pas pour longtemps.

Et pour finir, que je le répète à nouveau : s'il s'est démanché pour voir, c'est que c'était pas ordinaire.

Et si une fois en foule, il s'est égosillé et a braillé « vive les Russes ! » ça tient à la fermentation qui se dégage de tout entassement.

C'est de la fièvre, nom d'un foutre !

Quèques jours de repos et ça n'y paraîtra plus !



## Guerre des Vautours et des Locatos.

Ce mois-ci est revenue, avec une dégoûtante régularité, la fête du probloc.

Y a eu la série habituelle : des flottes de malheureux se sont laissés expulser sans rouspétance, et ce qui est bien plus triste, y en a qui se sont laissés voler leurs bois par le proprio. D'autres, plus à la coule, ont déménagé à la cloche, ou truqué dans les grands prix.

Y aurait trop de turbin à aligner toute la kyrielle d'épisodes : je me borne à en jacter quelques-uns, en commençant par un déménagement à la cloche pur et simple :

C'était rue du Dessus-des-Berges, une sacrée bondieu de rue qui se cache dans les entourages de la rue Regnault. Au 15 août, un des locatos de la turne fit la fête dans son bocal avec quelques aminches.

Ça fit groumer le probloc qui, le lendemain, apporta dans ses sales pattes de cochon un congé en règle.

« Bien, fort bien, rumina le gas. J'en serai quitte pour déménager à la grande cloche et mossieu Vautour se tapera. »

La chose fut gentiment combinée. Au jour dit, à quatre heures du matin, un camaro amène une roulotte dans la rue Regnault : rien de plus franc, les flics ne montrant jamais leur sale gueule de ces côtés-là.

Illico, on se met au turbin : on décarre l'armoire en premier, puis la commode et à la suite tout le bazar... Ni vu, ni connu, je t'embrouille ! On démarre et on s'éclipse aussi doucement que si on naviguait sur du velours.

Le matin du terme, mince de bobine que fit le proprio : il amène sa gueule enfarinée, il cogne et trouve dans la cambuse une demi-douzaine de riches fiex, qui, en fait de braise, se paient sa tête dans les grands prix.

La turne était aussi nette que ma main, et tout ce qu'a récolté le jean-foutre, c'est après le départ des bons bougres : autant de souvenirs odorants qu'il y avait eu de déménageurs.

Qu'il ne se plaigne pas, nom de dieu : il paraît que ça porte bonheur !

—o—

Très chouette, ce déménagement, fait en artiste ! Y avait pourtant mieux à essayer. Voici le procédé :

On enlève d'abord tout le bazar, ne réservant qu'une bricole sans valeur, une vieille ferraille de plumard, une table boîteuse, ou quelque bricole du même tabac.

Puis, avec bougrement de politesse on s'en va trouver le proprio : « Cher mossieu, qu'on lui dit, vous allez être obligé de me faire expulser, ça vous coûtera une centaine de balles. Pourquoi fiche du pognon aux hommes de loi ? Arrangeons-nous à l'amiable : au lieu de me faire expulser, aboulez-moi une cinquantaine de francs, qui me permettront d'aller louer ailleurs ; je décanille sans bruit, je vous donne la clé, — et vous économisez cinquante balles. »

Turellement, sur un boniment pareil, le vautour saute au plafond ! Enfin, comme les salauds a les pattes crochues, il fait le calcul, et pour économiser cinquante balles, il n'est pas rare qu'il se déboutonne.

—o—

Autre coup, très réussi, arrivé à Montmartre : un bon bougre, teinturier de son métier, avait



oublié de payer les trois ou quatre derniers termes.

Pour mettre un terme à ça, le proprio lui a foutu congé, — on va voir comment il s'est blousé :

Ayant une bonne copine qui restait sur le même carré, sans flafas d'aucune sorte, le gas a enquillé son mobilier chez elle, ne laissant dans sa piôle que son fourneau de travail.

Puis, tranquille comme Baptiste, il a attendu l'expulsion. Au jour dit, les records se sont amenés avec le quart d'œil. Sans faire de magues, le gas a fait entrer toute la bande.

Je le crois bien ! Il avait chauffé à blanc son fourneau et avait mis fondre du soufre pour son turbin. Y avait pas mèche de respirer ! Les bourriques soufflaient dur, à moitié asphyxiés.

« Sortez votre fourneau ! » brâme le quart d'œil.

« Sortez-le vous-même, moi je le trouve bien là ! » réplique le locato.

Le sortir, bernique ! Les types ne tenaient pas à se roussir le cuir. Ils ont poirotté, attendant qu'il soit refroidi, et l'ont alors descendu dans la cour.

Ils ne pouvaient pas le saisir : c'est un instrument de travail !

Ça fait, toute la racaille a déguerpi.

Pour ce qui est du teinturier, il a attrapé son fourneau, l'a remonté chez la copine, et sans s'épater il continue à percher dans la turne !

La pipelette va en faire une maladie, nom de dieu. Pour ce qui est du proprio, il est tellement à feu, qu'on craint qu'il ne devienne enragé.

—o—

A côté des coups rigouillards, manigancés par les fistons à la redresse, y a les vacheries faites aux pauvres bougres par les vautours implacables. Les malheureux sont tellement dans les griffes de la misère qu'ils n'ont plus le nerf de rouspéter.

La plupart courbent la tête, ravalent leurs larmes et se laissent foutre à la rue, sans protester.

Si seulement, ils avaient assez de poumons pour crier leur mistouffe bien haut, le populo qui, par ignorance, passe indifférent à côté d'eux, se rebifferait et leur viendrait en aide, de façon ou d'autre.

C'est ce qu'a fait une pauvre famille, perchante 34, rue de la Roquette. Grâce au chef des roussins, Lépine, qui a organisé une chasse effrénée aux camelots, les pauvres bougres qui vivotaient coussi-coussa en bazardant dans les rues, les couteaux à couper le verre, sont tombés dans la déche noire.

N'ayant pu payer leur terme, le proprio a fait marcher l'huissier à la vapeur, si bien que l'autre jour ils étaient pour être expulsés.

Ce matin-là, les pauvres locatos, ne sachant quoi devenir, accrochèrent à leur fenêtre une grande pancarte où y avait écrit :

- Au milieu de la joie et de l'enthousiasme général, aujourd'hui, ici même, il sera procédé à l'expulsion :
- 1° D'une vieille femme de 73 ans ;
  - 2° De sa fille malade, seul soutien de sa famille ;
  - 3° Du mari, ancien soldat de marine, au lit depuis le 3 mai ;
  - 4° De leur petite fille, âgée de 5 ans, par ordre et la volonté du Juif Alexandre, demeurant 104, rue de Turenne.

Turellement, le populo s'est attroupi, et nom de dieu, les malédictions ronflaient. On ne parlait de rien moins que de crever les records s'ils avaient l'aplomb de s'amener.

Une bonne bougresse a pris un capel, a fait une quête et a ramassé 16 balles.

Les records, ont-ils osé foutre cette malheureuse famille à la rue ?

Les quotidiens ne l'ont pas dit, — mais je suppose que le probloc a dû hésiter.

Et si tous les prolos qui se trouvent dans la panade, avaient la jugeotte de crier leur misère, kif-kif la famille en question, je l'ai déjà dit et je le répète :

Ça prendrait une autre tournure, nom de dieu !

Ce qui fait que bien des bons bougres ne se foutent pas en rage contre la garce de société, c'est que justement les miséreux cherchent trop à passer inaperçus, à se faire oublier.

Qu'on les voie, mille marmites ! Qu'on sache qu'ils existent, et leur sort s'améliorera !

## BABILLARDE DE SAINT-OUEN

Mon vieux Peinard,

Faut que je te raconte une histoire arrivée au gosse d'un copain : Sortant de l'hospice, le petit avait été envoyé en convalescence à la Roche-Guyon, dans une sale boîte dirigée par des putains de nonnes.

En arrivant à l'hospice, ces salopes se sont mises toutes sur son dos, lui disant : « Ah, le voilà, l'anarchisse, le brigand, le Ravachol !... » Y a pas de boniments qu'elles ne lui envoyaient pas. De prime abord le loupiot en pleurait, puis, foutu en rage, il leur cracha à la gueule : « Ben oui, je suis anarcho, tas de vaches ! Et je voudrais vous voir toutes en marmelade. »

Quelques jours après, les garces se foutirent en tête de le faire communier. Le petit gas les envoya à la balançoire, disant au curé : « Si vous essayez de me faire bouffer votre sale pain à cacheter, je vous le crache à la gueule. » Sur ce, le raticchon le mit à la porte du tabernacle, — le gosse ne demandait que ça, nom de dieu !

Ce qui est pire, c'est que ces feignasses de nonnes se servent des gosses, les font turbiner, leur font cirer les salles, balayer, — et ceux qui refoulent sont privés de croustille.

Outre ça, elles les grugent, leur vendant chérot toutes sortes de babioles qu'elles achètent à bon compte.

Turellement, les seules conversations qu'on tient aux petits malades, c'est des rengaines sur le bondieu, la putain de vierge, le mystère de l'incarnation, — et ceux qui ne veulent rien savoir, sont traités de francs-maçons, libres-penseurs, païens, canailles, graine de bagne, etc.

Et c'est sous la troisième Publique que ça se passe ! A cent ans de distance de la grande révolution où le populo branchait les calotins. Faut croire que l'ouvrage a été mal faite puisqu'il en reste plus qu'avant.

—o—

Puisque je suis à t'écrire, je vas te raconter autre chose, père Peinard : y a trois semaines, les flics ont encore fait des leurs à Saint-Ouen. Ils cavalaient après un pauvre diable nupattes, gueulant à ses trousses : « Arrêtez-le ! C'est un voleur, un assassin ! »

N'en pinçant pas pour faire le policier amateur, le populo n'a pas bougé. Furieux de voir leur proie s'esbigner, les roussins se mirent à engueuler les prolos, les traitant de lâches et de feignasses. Ils se sont bien gardés, d'appuyer sur la chanterelle et se sont barrés vivement.

Ça a été prudent, foutre ! Car y avait plus d'un bon bougre qui, pour prouver qu'ils ne sont ni lâches, ni feignasses, avaient des dé-mangeaisons de botter le cul à ces pestailles.

Voilà qui est bien de la part du populo ! Il n'est pas trop tôt qu'il s'aperçoive qu'à faire le jeu des bourgeois, il ne gagne rien, mais, au contraire, ne récolte que misère et souffrance.

A Saint-Ouen, pendant qu'on soulait les russes, nous avons eu une petite fête : un pauvre prolo s'affalait, à moitié mort de faim, au coin de la rue Pierre.

Le pauvre diable avait été passer la nuit dans un sale garnot ; n'ayant pas le rond pour casquer, son salop de marchand de sommeil eut la vacherie de lui retenir son œil de verre (il était borgne). Le malheureux s'en va trouver le quart-d'œil du patelin qui l'envoie paître, lui disant que ça ne le regardait pas. Bref, il le fout à la rue, lui refusant les dix ronds nécessaires pour retirer son œil de verre de chez le rapiat.

Le déchard s'en alla devant soi.

S'il avait eu le nez creux, il serait rentré chez son marchand de sommeil, se serait enfilé dans le plumard et aurait répliqué : « J'y suis, j'y reste ! » Pour s'en débarrasser, le proprio lui aurait pour le moins rendu son œil.

Mais non ! Il partit... Et n'ayant rien dans le coffre, il vint s'affaler au coin du trottoir.

Le populo fut vite amassé et les malédictions d'aller leur train : « C'est y malheureux, au siècle où nous sommes de voir des horreurs pareilles ! Un homme crevant de faim, ça ne devrait pas être ! »

Les bons bougres se sont fendus de quelques sous ; on a donné au purotin une bolée de bouillon... Un brin réconforté, il s'est levé, a décanillé... et peut-être s'en est allé clampser un peu plus loin.

Il n'est venu à personne l'idée d'aller relancer un des gros jean-foutre du pays, comme qui dirait les Compans, et d'y dire : « Vous avez de trop, le pauvre bougre n'a rien : aboulez-lui le nécessaire. »

*Un jeune peinard.*

## CHOUETTES REBIFFADES !

Tous les bons bougres n'ont pas laissé passer, sans rouspéter, la mascarade franco-russe.

Primo, y a des floppées de copains qui se sont fendus de galbeux manifestes distribués un peu partout.

Ainsi, à la procession du vendredi sur les boulevards extérieurs, à la place Clichy, c'est par poignées que kif-kif des gros papillons volent dans l'air un flambeau intitulé : « A bas le tzar ! »

Deuxièmo, un peu partout y a eu des gas qui ont répondu aux braillements de la foulditude, en poussant des : « A bas le pendeur ! Vive l'Internationale ! » qui n'étaient pas dans un sac.

Troisièmo, aux alentours de cette infecte boîte qu'on appelle le Cercle Militaire, un riche lieu, Villis, a été tellement foutu à ressaut par la gourderie des nignedouilles qui l'entouraient, qu'il a déchaagé son six-coups sur les les croisées de la turne, gueulant tout ce qu'il avait sur le cœur.

Son revolver étant tocard, un coup seul est parti.

Turellement, on l'a entoilé illico. Le gas ne s'est pas émotionné, et c'est tranquillement qu'il a répliqué que ce qu'il en a fait c'est pour protester contre toutes les trouducuteries du bateau russe et le gaspillage insensé de fêtes, tandis qu'il y a tant de prolos qui crèvent de faim.

De tous les quotidiens, celui qui a trouvé moyen de déverser le plus de bave sur Villis, c'est la *Petite Publique Française* qui, depuis quelques mois, s'est collée un faux nez social-lard.





En Espagne, les zigues d'attaque sont rudement persécutés. Depuis que le riche fieu Paulino Pallas, a essayé de crever le monstre Martinez Campos, la chasse aux anarchos est ouverte sur toute la ligne.

Les jean-foutre de la gouvernance ont fait semblant de croire que la dynamitade de Pallas était la conséquence d'un gros complot. Les persécutions ne se sont pas bornés à Barcelone; elles se sont étendues sur toute l'Espagne: y a eu des rafles à Madrid, Saragosse, Cadix, etc.

Rien qu'à Barcelone, le *Productor* et la *Conquista del Pan*, ont été obligés de foutre la clé sous la porte. Au moins momentanément, ils ne paraissent plus. Un copain, vendeur des journaux anarchos a été obligé de tout plaquer; il peut s'estimer bidard de ne pas avoir été arquipincé.

A Barcelone seulement, les copains détenus sont au nombre de 34.

Et foutre, être prisonniers dans ce sacré patelin, ça n'a rien de rigolot. On entre facilement au clou, mais pour en sortir, c'est une autre paire de manches: y a pas de limites à la prévention, un jugeur peut vous garder à perpète en prison, sans vous faire passer en condamnation. C'est l'arbitraire sur toute la ligne.

Ainsi, par exemple, le directeur de *La Anarquía* est au ballon depuis bientôt six mois; y a rien contre lui, nom de dieu! On le soupçonne simplement d'avoir été pour quèque chose dans l'explosion contre le jean-foutre Canovas, ou fut tué E. Ruiz, un riche camaro. Il suffit qu'on le soupçonne pour qu'on le garde.

Ah, crédiu, si toutes les petites marmites qu'ont essayé les Espagnols avaient esclaffé sous le nez des jean-foutre à qui elles étaient destinées, les grosses légumes seraient un peu moins épais.

Un coup qui a raté, c'est celui qui fut manigancé contre l'Aquarium des dépotés de là-bas; puis, celui contre la turne de Canovas et en dernier lieu la tentative de Pallas contre le grand massacreur Martinez Campos.

Mince de grabuge que ça aurait fait! La monarchie en aurait peut-être coulé à l'égoût, car elle est rudement putréfiée; ça aurait donné un brin de nerf au populo qui n'attend qu'une occase pour se fiche carrément en révolte.

Enfin, ce qui là-bas donne de l'espoir aux gas à la redresse, c'est que le populo est tellement dans la débine, et les petits bourgeois sont si à cran contre la royauté, qui est haïe de tous, qu'au moindre anycroche tout peut casser.

Voyant ça, la gouvernance pour détourner la haine du populo, a voulu jouer de la guitare patriotique. On a profité de ce qu'en Afrique, au Maroc, quelques Arabicos se sont chamaillés avec des Espagnols pour partir en guerre illico.

Toujours le même fourbi, nom de dieu! En Espagne les charognards de la haute manœuvrent tout comme en France. On a détourné notre attention avec la conquête de la Tunisie, du Tonkin et du Dahomey.

On cherche à faire perdre le nord aux Espagnols avec la conquête du Maroc.

Heureusement, le populo de là-bas n'y coupe pas, nom de dieu! Les étudiants ont braillé comme des pies borgnes, ils ont manifesté, fait un boucan des cinq mille diables, —

le populo a laissé faire et ne s'est pas emballé.

C'est une veste qui ne présage rien de bon aux chameaux de la haute.

En Hollande aussi, ça ronfle ferme. L'autre soir, y a eu du pétard à la sortie d'une réunion, à Amsterdam.

Il s'était amené tellement de populo que les trois quarts s'étaient cassé le nez contre la porte. La réunion finie, toute cette foultitude se mit à processionner en goulant des chansons socialotes.

La rousse dégaina, mais au lieu de se laisser disperser bétassement, le populo rouspéta. Y avait justement des tas de pierres qui semblaient tombées du ciel tout exprès: les bons bougres en firent pleuvoir une rude grêle sur la hure des policiers. Ça dura deux heures, nom de dieu!

Ce n'est que quand la rousse eut reçu des renforts en quantité qu'elle réussit à disperser les manifestants. Mais, pas sans avoir étrenné dans les grands prix.

Du côté du populo y a eu une demi-douzaine d'arrestations.

Si chaque fois que les pestailles emmerdent les bons bougres, ils trouvaient ainsi à qui parler, ils feraient moins de leurs épates.



Supposons, un instant, que ça soit arrivé: d'ici, de là, partout! les prolos ont plaqué les infernales mines, les ateliers puants, les usines enfumées. Les matelots ne veulent plus se balader sur la grande tasse; les gas des chemins de fer ont cessé de trimballer les voyageurs sur les rails; à toutes les convocations de la salope de gouvernance, les électeurs ne veulent plus rien savoir, et pas un torchecul ne tombe dans la tinette électorale.

Et foutre, c'est pour de bon, ce coup-ci! Les peinars ont mis, tout à la fois, de la jugeotte et du nerf. Pas du tous, flemmards et niguedouilles, c'est carrément qu'ils font la guerre aux richards.

Ben oui, cré pétard! On sent que ce n'est plus de la gnognotte; que c'est plus la lutte du pot de terre contre le pot de fer: le pot de terre a maintenant à son service des petites marmites bougrement efficaces.

Les grévistes sont enfin à la roue; ils font flèche de tout bois; ils ne mendigotent plus de maigres secours, comme dans les grèves partielles précédentes, foutre pas! Loin d'être aussi maboules, ils vont se frusquer dans les hurfs magasins, vont s'approvisionner aux halles, dans les entrepôts, et perchent dans les turnes rupines des riches quartiers.

Ils foutent le grappin sur le saint-frusquin des richards; l'expropriation est en bon chemin; les troubades, fils du populo, refoulent à la sale besogne que les jean-foutre leur ordonnent.

Et nous, mille dieux de nom de dieu, nous les culs-terreux, pendant ce riche turbin, nous nous roulerions les pouces, usant notre temps comme des gourdiflots, à nous contempler le trou du cul?

Foutre pas, par exemple! Nous ne sommes pas tout à fait aussi châtés que les lions de la ménagerie à Bidel. Nous avons encore des griffes et des dents.

Les gas de l'usine et de la mine sont des frangins, et leur grabuge doit dégoutter notre

bonheur, aussi bien que le leur, — à condition, bien entendu, que nous y mettions un doigt.

La campluche doit marcher d'accord avec la ville: devant cette alliance, les chameaux ne peuvent faire autrement que d'être roustis.

C'est tel que je le dégoise, pécaïré! c'est parce que, jusqu'ici, on se regardait en chiens de faïence que, les uns après les autres, on recevait une tripotée.

Au jour d'aujourd'hui, vietdaze, c'est plus tout à fait ça. Comme le peinard veut conquérir l'usine, le cul-terreux veut conquérir la terre.

Et vivre, lui aussi, sans entretenir la vermine gouvernementale.

Or donc, mille bombardes, nos intérêts étant communs, pourquoi notre action ne le serait-elle pas?

Nous ne sommes pas assez couillons pour attendre que le bien-être nous dégouline du ciel tout roti, nous ne l'attendons que de notre biceps, — et, macarel, l'occase est trop belle pour qu'on la rate.

Les bons bougres des villasses et des mines étant en grève, sans plus barguigner, nous leur emboîtons le pas.

Vive la grève, capet de dioux! La grève des fermages, des impôts, du service militaire.

Pour couper la chique aux proprios, nous payons nos rentes au bout d'une fourche, pour couper les vivres aux salopiaux de Paris, nous casquons les contributions avec une fronde.

Pour nous, nous gardons toute la récolte. Les riches fieux de campluchards engrangent et mettent en cave pour leur propre compte. Si le proprio veut sa part, qu'il vienne empoigner la bêche.

Quant au superflu, à ce qui est de reste, on l'envoie aux zigues des villes, à charge de revanche, cré bon dieu de bois.

Et les impôts, foutre de foutre! Je viens de jacter que c'était avec une fronde qu'on en envoyait le montant aux marloupins de Paris.

S'ils comptent là-dessus pour faire bouillir leur pot au feu, y a mille chances que les jean-culs aient à se taper.

Rien de tel, nom d'un pétard, que de refuser l'impôt à la gouvernance, pour l'empêcher d'être nuisible. C'est kif-kif si on châtrait les sacs à charbon, pour les empêcher de violer les gosses.

Ajoutez à cela le refus du service militaire, et le système est complet: la bourgeoisie est foutue sans rémission!

—o—

C'est pourtant pas la mer à boire que de s'entendre pour refuser les impôts; c'est même pas une idée neuve, elle est vieille comme le monde, — on en parlait déjà, au temps où Jésus-Christ était garde-champêtre.

Même, vingt dieux, ce nom de dieu de merle m'avait l'air rudement loufoque sur cette putain de question. A des types qui lui demandaient si, oui ou non, il fallait casquer le tribut à César, voici à peu près son flanche: il se fait apporter une poignée de pièces de cent sous. « De qui est cette image? » qu'il demande, en faisant reluquer l'effigie de la pièce.

— De César! répondent les autres.

Et la foutue gourde de conclure: « Rendez à César ce qui est à César! » C'est-à-dire, crachez votre belle galette aux percepteurs de l'empereur de Rome.

Pour un raisonnement de cheval, en voilà un carabiné, nom de dieu!

Si pareille question était posée au père Barbassou, kif-kif au couillon de Christ, avec une poignée de picailleurs, devinez les aminches quelle serait sa réponse?

— Qui qu'a peiné pour gagner tout ça? que je ferais aux questionneurs.

— La belle demande! répondraient ceux-ci.



Toi et nous autres, qui remuons la terre du premier de l'an à la saint Sylvestre.

Et bibi concluerait : « Gardons donc nos pépettes, et à César, représenté en l'espèce par sa Jean-Foutrière Carnot, et son crampon de percepteur, rendons-leur ce qui leur est dû ; des coups de sabots au derrière ! »

De temps en temps, à travers un esclavage du diable, l'idée de refuser l'impôt, perce aux heures de chabonais : c'est l'idée des campluchards alboches de 1525, comme des Jacques de 89 et 93. — une idoche qui est un moyen d'étrangouiller la tyrannie.

Mais, nom de dieu, pour finir ma babillarde, faut que je jaspine de la plus monumentale et de la plus renversante tentative de grève des impôts qui ait jamais parue sous le soleil.

Cette infecte charogne de Ma-Honte, que les parisiens ont laissé enfouir aux Invalos, sans rouspétance aucune, lorsqu'il méritait à peine les chiottes, — n'était pas gobé, dans le temps, par les opportunards (y a eu du changement depuis!) Non pas, foutre, qu'ils ne fussent pas déjà, canaille et compagnie, mais au 16 Mai, le sale birbe leur avait botté le cul d'une garce de façon.

Gambetta, alors le chef de la bande, lui avait donné à choisir entre se soumettre et se démettre, si les 363 retournaient à l'Aquarium.

Et de fait, les 363 bouffe-galette étaient retournés en majorité, mais Ma-Honte faisait encore, comme qui ne veut rien savoir.

Miribel, une autre charogne, portée depuis aux nues par les républicains, proposait un coup d'Etat contre les opportunards.

Comment résistaient ces derniers ?

Ils faisaient la grève, bonne gens, la grève de la monouille ! A Mache-Ma-Honte, qui voulait pas se soumettre, ils refusaient de voter le budget.

Hein, les camerluches, qu'en dites-vous de cet exemple des 363 ?

Ne soyons pas plus maboules qu'eux, nom d'un foutre ! Et pour donner la main aux bons bougres de l'usine et de la mine, faisons la grève des contribuables, coupons les vivres au gouvernement.

LE PÈRE BARBASSOU.

## HORREURS MILITAIRES

Un bon zigie de Troyes m'envoie une babillarde dans laquelle il conte tout du long les vacheries qu'il a endurées pendant ses derniers vingt-huit jours. Ah, nom de dieu, si tous les bons bougres à qui le métier militaire pue au nez, se foutaient à réfléchir kif-kif le camaro, avant peu, la dégueulasse putain de patrie pourrait boucler les lourdes de son gros numéro « Parmée ».

Sur ce, je passe le crachoir au camerluche :

Arrivé le 5 septembre à la caserne de Troyes, c'est-à-dire au bain militaire de Bournonville, on nous a foutu des frusques dégoûtantes, pleines de poux et d'autres vermines. La capote et le grimant rouge étaient troués, le képi crasseux. Tout ça puait la merde de cochon au point de suffoquer les pauvres troubadés, condamnés à se foutre cette pourriture sur le râble.

Le lendemain, 6 septembre, on nous embarque dans des wagons à bestiaux, et en route pour Toul. Les wagons étaient pleins de bouze de vache, et tous nous avions de grandes plaques vertes sur nos casaques de forçats mélétaires.

Arrivés dans la cour du bain de Toul, l'adjudant, une espèce de salaud du nom de Decoinck, nous présente au lieutenant, un petit merdeux, soiffeur pour trois et un muffle fini.

Ce galeux personnage nous passe l'inspection et dit : Oh, là là, ce qu'ils sont sales ! A quoi l'adjuvache répond : Oui, mon lieutenant, ils se sont salis en route. *Ils ont sans doute essuyé leur gamelle avec leur capote !* Le salop savait pourtant bougrement bien, que nous avions fait ballon toute la journée, de sorte qu'il n'y avait pas eu de gamelles à essuyer. Voilà bien le boniment des vaches galonneuses, foutre.

Mais c'est pas fini, nom de dieu. Contraire, ça ne fait que commencer. Il est vrai que si je voulais raconter tous les emmerdements que la gradaille nous a fait endurer, je n'aurais pas assez de papier.

Tous les jours, avec une chaleur à faire cuire une pomme de terre dans le trouffignon à Carnot, on nous fait trotter et galopper sur les montagnes de la Meuse et des Vosges, chargés comme des bourriques de toutes sortes de choses inutiles : couvre-pied — avec défense de le dérouler la nuit, histoire d'emmerder les troubadés ; gamelle pour faire la soupe — et les trois quarts du temps, rien à becqueter que du biscuit tellement dur qu'il faudrait un marteau pour le casser. Et ainsi de suite.

De sorte que le troisième jour déjà de ces maudites manœuvres, les galonneux avaient déjà si bien fait les choses que plusieurs troubadés tournaient de l'œil. Nom de dieu, je me le rappellerai toute ma vie. C'était le 18 septembre et il faisait une chaleur suffoquante. Depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir, les crapules nous ont fait courir sans relâche.

Faut-il tout de même que nous soyons bougrement imbéciles pour nous laisser emmerder jusqu'à la gauche par les salauds galonnés. Tous ces jours-là, il y a eu des morts et j'ai, de mes yeux vu, partir un pauvre bougre de réservoir, crampté comme une mouche, de faim et de fatigue. C'était un réservoir du 26<sup>e</sup> vitrier qui avait laissé à la piole sa femme et deux loupiots.

Ils l'ont porté à l'église sur un brancard. Les vaches d'officiers ont fait courir le bruit que le pauvre type était crevé d'avoir trop bu du vin ; bougres de chenapans, il est mort de faim, de soif et de fatigue, et c'est vous qui l'avez fait crampser.

Du reste, le pauvre gas n'avait pas un rond dans sa profonde.

Voilà ce qui se passe aux manœuvres. Que cela serve d'exemple aux camaros.

Lorsqu'on vous parlera de patrie vous saurez à quoi vous en tenir :

Tamponnez vous le pif, ça pue !

Un autre copain m'écrit :

Au 233<sup>e</sup> lignards, à Arras, les trouffions en ont enduré de salées. On les faisait marcher des journées entières, sous la pluie battante, dans des terres labourées où on enfonçait jusqu'aux genoux.

Pendant ce temps, une kyrielle de pouffasses de tout calibre suivaient le général, bombardé marlou pour la circonstance, en se foutant de la fiole des truffards.

Le soir, on couchait par terre ou dans des granges abandonnées. Des malades, il y en avait des tas : mais le major n'en reconnaissait aucun.

En revanche, la mort les reconnaissait fort bien : — en deux temps, l'enterrement était fait.

Inutile de dire que les officemars ne manquaient de rien, tandis que les troubadés briffaient des briques à la sauce cailloux et grelottaient à l'affreuse étoile.

Il est vrai que si nous ne mangions pas, nous boirions largement.

Oui, pour une compagnie, un litre d'eau-de-

vie, baptisée à torrents. — de quoi souler un rat...

Enfin, paraît qu'on va lancer contre les Touaregs une colonne de 5,000 hommes, pour la formation de laquelle les détachements se concentreront, le 1<sup>er</sup> décembre, à El-Goléa, à 1,200 kil. d'Alger.

5,000... Combien en reviendra-t-il ? et dans quel état ?



### UNE BABILLARDE

Toulon. — Tous les habitants de Toulon, il s'en faut rudement, n'ont pas coupé dans les fantaisies franco-russes.

Les copains Bernard, Sinès et Méry ont envoyé au maire Ferrero une lettre d'où j'extirpe les lignes suivantes :

« ... Au lieu de maquereller le baiser de la putain Marianne à son souteneur, vous auriez dû, puisque vous vous prétendez bon révolutionnaire, jeter au feu votre sous-ventrière multicolore et dire zut aux rastaquouères gouvernementaux... Au nom des révolutionnaires et de nos frères de Russie, nous protestons énergiquement contre les 550,000 francs que vous allez jeter à la rue pour recevoir ceux qui pendent nos camarades moscovites ou qui les envoient aux mines de Sibérie où l'extraction d'un kilogramme d'or ne coûte que treize vies humaines... »

### JOURNALEUX MOUCHÉ

Du même patelin m'arrive la babillarde d'une bonne bougresse qui est à cran contre un chieur d'encre du *Petit Marseillais*.

Elle a un loupiot de 14 ans qui, pour briffer, vendait des confetti pendant la mascarade. Il vendait ça un sou le verre.

Ayant, paraît-il, oublié de vider le fond du verre dans la profonde d'un bourgeois, deux roussins lui ont foutu un procès-verbal.

Le journaliste en question n'a pas raté le coche et il a agonisé le pauvre de sottises. Il n'a pourtant pas réussi à en débiter la centième partie des vérités qu'on lui colla sur le blair, pendant la foire électorale.

C'est le cas de dire : y a pas pire fricoteurs que ceux qui braillent à perpète « au voleur ! »

### BAVE DE JEAN-FOUTRE !

Cherbourg. — Tous les fripouillards du patelin sont dans la jubilation ! maintenant que le copain Rouard est loin, y a pas d'injures et de sottises qu'ils ne débagnolinent contre lui.

Pensez donc ! Pendant la période électorale, le fiston n'a pas manqué une réunion, rivant leur clou à tous les saltimbanques. Partout il était écouté, tandis qu'on ne voulait rien savoir de l'ampoté Riodel, ex-commandant des invalides, non plus que du trou du cul Cabart, l'illustre Fleur d'Andouille qui sera un des oruements les plus dégueulasses du nouvel Aquarium.

Et pourquoi dégoise-t-on sur Rouard ? Oyez plutôt : un crétin-rouquin, le nommé Biard, exploiteur d'un torche-cul qui n'a jamais réveillé personne, mais a toujours réussi à endormir ceux qui ont essayé de le lire, raconte dans son torchon que Rouard est recherché par la rousse, primo, pour avoir chapardé un porte-monnaie ; deuxième, pour n'avoir pas fait ses 28 jours.

Pour ce qui est du porte-braise, ohé, les baveux qui avez lancé cette bourde, que je vous dise : ça ne prend pas ! Pourquoi donc avez-vous attendu que le copain se soit esbigné ? Pendant des mois vous l'avez eu devant vous ; c'était le moment de lui fiche votre accusation dans les pattes. Maintenant, on voit



trop que votre malice est cousue avec des câbles de bateau. Espèces de tourtes, fermez donc votre plomb!

Quant à la question de ses 28 jours, c'est une autre paire de manches : si Rouard ne s'est pas présenté pour faire le jacques, ça prouve qu'il est conséquent avec ses idées.

Et maintenant, le Biard, espèce de gorille mal gratté, causons un brin de toi : T'es un malin, pas? Tu gagnes bien l'argent qu'on t'aboule pour te foutre de tes quatre douzaines de lecteurs. Cependant, écoute : laisse ta bave en repos, et ne cherches pas à être trop mariolé, — ça ne te ferait pas de tort, vu qu'il n'y a pas mèche de t'en faire, chacun te jaugeant à ta petiote valeur, — mais enfin, tiens toi tranquille.

Autre chose, ne t'amuse pas trop souvent à refaire ton coup de l'escadre russe : on sait bien que ton envoyé spécial, mossieu Stéphane a coupé la patte à coco, mais enfin t'avoueras que ton croquis, pigé sur nature, de l'arrivée des bateaux russes à Toulon, s'est imprimé un peu tôt : les fameux bateaux entraient à Toulon, quand ton torchon s'imprimait.

Les pigeons voyageurs que tu emploies, m'ont l'air de rudes lapins... que tu poses aux nigoudouilles.

#### RICHE IDOCHE DE PEINARDS

**Angers.** — Les copains ne trouvant plus de turné pour se réunir et avoir leurs coudées franches, ont eu une bonne idoche : l'un d'eux a loué un riche bocal, 48, route de Paris, et chaque dimanche, sans aucun arya, y aura des conférences à la clé.

La pièle a été gentiment décorée : au milieu du bocal une belle marmite est accrochée au plafond; contre le mur y a une potence et une fourche bien pointue. Comme tapisserie, des affiches, des tableaux, des chansons.

Nom d'une pipe, c'est tout plein galbeux!

Dimanche, 15 courant, y a eu une chouette réunion : une centaine de camaros s'étaient amenés, ainsi qu'un bon tas de cordonniers grévistes.

La réunion étant publique, le quart d'œil et un roussin ont apporté leur viande; ils se sont collés sur un banc au fond de la salle, et n'ont pas pipé mot.

La séance ouverte, le copain Philippe a prouvé que l'arbitrage proposé aux prolos en grève est une fumisterie carabinée, — et que tous les cataplasmes dont on voudra essayer seront kif-kif bourriquot; le seul moyen de résoudre la Question Sociale étant de purger la terre de la séquelle exploiteuse.

Ensuite, le copain Mercier, mettant en parallèle la situation des prolos et des patrons pendant la grève, a démontré que les singes ne pâtissent en rien de la suspension de travail, car en admettant qu'ils n'aient pas les reins assez solides pour payer leurs traites, ils se font honner du temps et savent s'aligner pour éviter tous les avaros. Conséquemment les seules victimes sont les ouvriers, — et il en sera ainsi tant qu'il y aura deux camps : capitalistes et peinaras.

Pour boucler la réunion, on a débité toute la kyrielle des chansons d'attaque. Les roussins faisaient une telle grimace en entendant ces galbeux refrains : on aurait dit qu'ils avalaient du vitriol.

#### BRAVO, LES PETITS!

**Saint-Quentin.** — Cré pétard, les gueules noires du Pas-de-Calais auraient bougrement besoin de prendre modèle sur les gosses du bague à Trocmé.

Les petits gas ont eu vite trouvé le joint pour faire caner leur exploiteur : ils ont agi tout seuls, n'ont pas eu besoin de conseils et n'ont pas cherché midi à quatorze heures.

S'ils n'ont pas déraillé et tourné autour du pot, m'est avis que ça tient justement à ce qu'on les a laissés à leur propre initiative. Comme ils ne sont pas encore électeurs, les décrocheurs de timballe ont négligé de se faire de la réclame sur leur dos. N'étant pas

douchés par les pisse-froids, les petits bougres ont suivi leur instinct et s'en sont bien trouvés.

Dès que le singe Trocmé les a eu réintégrés de force au bague, ils n'ont pas perdu leur temps.

Illico, ils ont cassé les crochets, démantibulé l'arbre de couche, coupé toutes les courroies, dévissé un tas de bricoles; à grand renfort de vis et de clous, bouché les chiottes, et fourré du coton dans tous les engrenages et les jointures des machines.

Y a pas de fourbi qu'ils n'aient pas fait, nom de dieu!

Puis, pour prouver qu'ils ont des goûts d'artistes, ils ont fait de la peinture odorante, badigeonnant de mouscaille les quatre coins du bague.

Les garde-chiourmes de l'usine avaient un rude trac; ils ne savaient où se fourrer, les salauds! Les loupiots en ont profité largement.

Toutes les menaces du Trocmé sont dans le siau : il est le dindon de la farce. Ce sale fabricant d'amendes en ait pour ses frais; ça lui apprendra à ne plus faire travailler les gosses la nuit.

#### TZAR ET FLICARDS

**Bordeaux.** — Une culotte de peau bien connue pour ses innombrables crapuleries, le général Mercier, passait, mardi dernier, devant la Douane quand un jeune copain, Léon F., se foutit à crier : « A bas le général! » et, pour être bien dans l'actualité, il continua par un retentissant : « A bas le tzar! »

Les patriotards, qui faisaient d'abord les daims sur le passage de ce massacreur en restèrent babas. Puis quand ils furent revenus de leur stupéfaction, ils voulurent coller des pains au bon zigue qui était tombé entre les pattes de deux sergots; mais comme pour une châtaigne, il leur rendait dix marrons, ils ne tardèrent pas à lui foutre la paix.

Les roussins le conduisirent au poste, où il revendiqua le droit d'exprimer son opinion sur l'armée et sur le tzarisme; puis il comparut devant le juge instructeur qui, après l'avoir sermonné, ce dont le bon feu se battait l'œil, le remit en liberté.

En somme, il en a été quitte à bon marché. Ça prouve que la russophilie n'a pas encore atteint son maximum à Bordeaux.

Pendant qu'on était en train — pourquoi ne pas le déporter en Sibérie?

#### CALOTIN-MOUCHARD

**Auge.** — Dans ce petit patelin de la Creuse, il y a un crevé qui est une jolie crapule et un imbécile grand modèle.

Il faut qu'il s'occupe de tout, qu'il fourre son pif de poivrot partout; — un de ces jours il se le fera couper par un zigue peu endurant, voilà ce qui lui pend entre les deux joues.

Dernièrement il va trouver la mère du copain Desfougères, lequel tirait ses vingt-huit jours et lui raconte pis que pendre du type et de sa femme.

Le réservoir vient en permission, apprend ça et, comme de juste, va faire des reproches au raticchon, — mais rien que des paroles, pas le moindre gnon, pas même le moindre geste; puis il radine au régiment.

Aussitôt, mon mouchard de calotin écrit au colon et, deux jours après, au capiston, pour leur dire de coller au bloc Desfougères qui, prétendait-il, l'avait insulté.

Seulement, il se trouva que Desfougères était chargé de faire la cuisine des officiers (qu'il n'assaisonnait pas de mort aux rats). Et comme les galonnards tenaient avant tout à ne pas faire ballon, ils allumèrent leurs lundrés avec les lettres qui dénonçaient leur cuisinier.

Un officier est toujours prêt à faire une crapulerie, excepté, toutefois, quand ça pourrait nuire à ses tripes.

#### SAC A BOYAUX

**Saint-Maixent (Deux-Sèvres).** — Un gros chameau de proprio, le nommé Bourau, a

foutu un polichinelle dans le tiroir de sa servante, et, quatre jours après l'accouchement, il l'a chassée de chez lui. Puis, sous prétexte qu'il avait subi une agression de la part d'on ne sait qui, il a fait arrêter la pauvre fille.

Tout ça lui a été très facile, attendu qu'il est comme cul et chemise avec le commissaire de police.

Celui-ci, un clercal de la plus sale eau, est obligé de mettre trois écharpes bout à bout pour bander sa bedaine, qui a quatre mètres de circonférence.

Mais sa crapulerie est encore plus volumineuse que ses boyaux, et, pour un mot, pour une dénonciation d'ivrogne, pour n'importe quoi, il fout dedans n'importe qui. L'agression dont se plaint cette charogne de Bourau lui fournit justement une occasion de faire du zèle.

Mais comme, d'autre part, le zèle des bons copains se trouve chauffé au rouge par toutes ces saloperies, le sac de pourriture que le commissaire en question enveloppe dans sa triple écharpe pourrait bien, un de ces quatre matins, être dégonflé à coups de pointe de sabot.

#### VINGT POUR CENT

**Oran.** — Les exploiters Mérécul et Diss, trouvant qu'ils n'estampaient pas suffisamment les ouvriers de leur usine, déclaraient, ces temps derniers, que le salaire était désormais réduit de vingt pour cent.

Les ouvriers refusent d'abord; puis ils proposent d'accepter la réduction du prix si les singes acceptent la réduction des heures. Mais les patrons ne voulurent pas entendre de cette oreille-là.

Ils se mirent en campagne, la gueule enfarinée, et parvinrent à emberlificotter par un grand déballage de boniments, plusieurs des types qui avaient pris l'initiative de la résistance; ceux-ci lâchèrent pied et démoralisés par cette défection, les autres ouvriers cédèrent.

Rien de drôle à ce que les patrons, cette fois comme toujours, se soient montrés fripouilles; mais c'est bougrement triste de voir des copains qui se serrent si peu les coudes.

#### PAPIER DE SACRISTINETTE

**Montceau-les-Mines.** — Y a pas pire mouchards que les cléricochons.

Dernièrement, le Père Peinard asticottait un peu les côtes d'un curé des environs.

Conséquence : la Croix de Saône-et-Loire réclame des poursuites contre le canard. Pauvre crapule!

Si le griffouilleur enjuponné tient à ce qu'on respecte les choses dites saintes, qu'il veille donc avec sollicitude sur son arrière-train.

Car, un de ces jours, il recevra, — c'est sûr, — un coup de pied dans l'ostensoir...

Dans les mêmes parages, un autre raticchon qui n'a évité une riche correction qu'en s'esbignant dare-dare, c'est un qui l'autre semaine engueulait à la gare, la bonne bougresse, marchande de journaux, parce qu'elle avait à sa vitrine un canard qui faisait loucher l'enfroqué.

Les bons bougres présents ont rouspété et le porc a filé à l'anglaise : il a ainsi évité d'être lardé.

#### BAPTÊME PRINCIER

Que je ne quitte pas le patelin, sans dire deux mots d'un pauvre prolo, assez avachi pour faire la mouche à la compagnie des mines.

Il est de la bande aux 27 sous, le malheureux!

Et dam, si ça ne procure pas à l'estime du populo, ça fait tomber de la galetouze!

On l'a vu au baptême d'un môme du Berthier en question : mince de gueuleton, nom de dieu! on aurait dit qu'il était commandé pour les pique-assiettes du bateau russe.

Le grand chef des roussins, Patin le Pom-madé, présidait le banquet.

Baffrer, soiffer et moucharder, ça le connaît, nom d'une pipe!



## L'ENNEMI DES PERRUQUES

**Grenoble.** — Les gantiers jubilent comme des petites folles : l'affreux Graffion, chef de la rousse du patelin, qui voulait purger Grenoble de tout germe anarcho et qui a fait fourrer au ballon des kyrielles de gantiers est en bisbille avec les juges.

Il est accusé de barbotage et de recel de vol. Y a beau temps que la magistrance savait à quoi s'en tenir; elle a fermé ses quinquets tant qu'elle a pu, mais, à la fin, le scandale étant devenu trop grand elle a dû chausser ses lunettes.

Or, Graffion a toujours montré une sacrée indignation à cause que tous les ouvriers font perruque, c'est-à-dire bazardent les déchets de peau qu'ils peuvent escamoter en faisant leur passe.

Personne, d'ailleurs, excepté flics et singes, ne leur donne tort. Au contraire, tout le monde en général, et les anarchos en particulier, les approuve fort, nom de dieu!

Outre ça, le Graffion avait des trucs à lui : après avoir dénoncé les maris, il voulait s'appuyer leurs femmes, et pour ce, entassait honniments sur chantages.

« Il ne tient qu'à moi, roucoulait-il, que votre mari en ait pour six mois de plus. Dans son intérêt, soyez gentille, et dans le vôtre aussi, — car je vous ferai donner de l'argent, des bons de pain et de charbon, etc., par le bureau de bienfaisance. »

Quand la bonne bougresse résistait aux parlotages et pelotages de ce dégoutant pignouf, l'homme pouvait être sûr d'écooper grandes largeurs.

On dit que pour être policier, il faut avoir tué père et mère. Comme les types qui ont mis au monde une crapule comme Graffion ont dû foutre le camp à cent mille lieues d'un fils si dégueulasse, le dit Graffion s'est rattrapé en dénonçant son frère, qui en a pour dix ans sur le râble.

## EXPLOITEURS CAFARDS

**Chalon-sur-Saône** est un sacré patelain où les bons bougres n'ont pas encore le ciboulot dégrassé. Les cléricafards ont la haute patte sur tout, et les quelques gas à la redresse qui voudraient faire de la rouspétance sont mis à l'index des bagnes capitalos où il faut montrer patte blanche.

C'est ainsi que dans l'un des bagnes, la tuilerie Brille et Schelin, on exige que les apprentis aient fait leur première communion.

Pas besoin d'ajouter que les pauvres turbineurs y sont exploités dans les grands prix.

D'autres bagnes du même calibre sont la fonderie Pinette et la verrerie.

Turellement, toute la vermine patronale et leurs larbins contre-coups fument comme des locomotives de voir que leurs esclaves se paient le *Père Peinard*.

Bast, ils en verront bien d'autres! Qu'ils numérotent bien leurs abattis, crainte de les perdre.

## COMMUNICATIONS

**Paris.** — Les *Libertaires Ardennais*, réunion les lundis à 8 h. 1/2 du soir, 53, rue Louis-Blanc.

— Groupe des travailleurs communistes-anarchistes du douzième, réunion tous les samedis, au local convenu.

— Tous les camarades sont invités à la soirée familiale qui aura lieu le samedi 28 octobre, salle Raynaud, 10, rue Moulin.

Causerie par un compagnon de Saint-Denis.

Chants et poésies révolutionnaires.

**Ardennes.** — Les compagnons des Ardennes, réunis en groupes ou disséminés sur la surface du département qui seraient désireux de s'entendre afin d'accroître la propagande commencée dans la région, sont informés que les camarades d'Hiraumont ont l'intention de les appeler à un congrès qui se tiendrait prochainement à Charleville et dont le lieu de

réunion et l'ordre du jour seront désignés ultérieurement.

Ceux qui ne pourraient assister à ce congrès sont invités à adresser, par lettres, les propositions qu'ils croiraient devoir faire aux camarades, et à leur exposer leurs vues. Il y a urgence, pour tous, à s'intéresser à ce congrès, duquel sortira certainement un mode de propagande facile à employer pour tous, parce que tous se seront mis d'accord, au préalable, pour l'employer.

Ecrire à A. Balle, Hiraumont-Rocroy.

**Avignon.** — Des difficultés imprévues empêchant les camarades de publier le manifeste annoncé, ils partagent en trois pour la « Révolte », l'« Insurgé » et le « Peinard », la somme recueillie.

**Charleville.** — Réunion des « Sans-Patrie », dimanche, 29 courant, à six heures du soir, chez Colinot, mastroquet au Warridon.

**Reims.** — Réunion générale du groupe, le dimanche 29 octobre à 3 heures, au Cruchon d'Or, rue de Cernay. Tous les compagnons sont invités.

Question de la conférence.

**Saint-Quentin.** — Le compagnon Georges devant passer en cour d'assises à Laon, le lundi 13 novembre, pour la conférence faite par lui le 13 mai à Saint-Quentin, invite les compagnons de cette ville à organiser une conférence pour le 11 ou le 12, si cela leur est possible et lui dire dans quelle mesure ils peuvent l'aider dans ses frais de voyage. Répondre aux bureaux du journal.

**Saint-Ouen.** — Le compagnon Vauzelle invite tous les compagnons de Saint-Ouen à assister à la réunion du groupe qui aura lieu tous les samedis, 2, avenue des Batignolles.

Ne pas manquer samedi; urgent.

Le compagnon Caty est prié d'y assister.

**Saint-Nazaire.** — Réunion (soirée familiale), tous les samedi soir à 8 heures, chez Vince, rue des Chantiers.

Le Brech crie et porte à domicile le « Père Peinard », l'« Insurgé » et la « Révolte ».

**Troyes.** — Le *Père Peinard* est en vente chez tous les libraires et bureaux de tabac. Dépôt chez Montperrin, 32, rue Saint-Aventin. Porte à domicile.

— Tous les dimanches, de dix heures et demie à onze heures et demie, au Bar Troyen, rendez-vous apéritif du groupe communiste-anarchiste, les « Niveleurs Troyens ». Tous les penseurs libres sont invités.

**Villefranche.** — Le groupe d'Études sociales caladois organise une sortie familiale pour le dimanche 5 novembre.

Rendez-vous à Saint-Georges-de-Reneins, au café Neuf, de deux à trois heures.

Les copains caladois désirant faire connaissance avec les camarades de Romanèche et J.-M. de Beaujeu, les invitent spécialement à cette réunion, ainsi que les lecteurs du « Père Peinard », de la « Révolte » et de l'« Insurgé ».

**Valence.** — Prière aux copains en correspondance avec le groupe anarchiste de ne rien adresser au local, mais bien au compagnon Benevisse, 43, rue Roderic, Valence (Drôme).

## PETITE POSTE

L. Nantes. — S. Cherbourg (2 fois). — R. Havre. — P. Grenoble. — N. Toulouse. — B. Trouville. — G. Laforce. — S. Ourches. — B. Chanceaux. — M. Orléans. — M. Fresnay. — M. Vienne. — L. Montceaux. — L. Havre. — M. Avignon. — B. Lyon. — L. Saint-Nazaire. — H. Brest. — A. Angers. — M. Troyes. — L. Reims. — B. Rocroy. — V. Lille. — D. Roubaix. — S. Nîmes. — B. Valence. — A. Cette. — C. Saint-Juéry. — Reçu galette, merci.

— Pour pousser à la roue de la Sociale : J. J., Toulon, 1 fr. — R., mineur, Grand'Combe, 0 fr. 30. — Copains d'Avignon, 4 fr. — J. W. Madrid, 0 fr. 30.

— Pour les détenus : Un groupe de révoltés de Charleville, 2 fr.

— Reçu le manifeste *Aux Conscrits*. Jean R... adresse ses amitiés aux camarades des *Libertaires Ardennais*, de Puteaux, de Saint-Denis et aux copains de la rue des Fourneaux.

— Le copain Lévêque est prié de donner de ses nouvelles à Romans, chez Balle, à Hiraumont, par Rocroi. — Romans serre la louche aux copains d'Aras.

— Le copain Rousseau demande des nouvelles de Lefevre; il donne le bonjour à Segard et aux copains de Saint-Denis.

— A. Dumas perche à la Grande Cheminée, à Terrenoire, Loire.

— R. Grand Combe : Mon pauvre copain, je ne puis rien contre ça. C'est évidemment désagréable, mais ce qu'on ne peut éviter, on est bien obligé de le subir.

— Le copain Bernard, chez Canépa, 23, rue Aléazard, Toulon (Var) demande à entrer en correspondance avec des camarades des principaux centres.

— E. H. : Non, nous ne connaissons personne à Loches.

— F. Villefranche : trop peu important pour être inséré.

— Les compagnons Colas et Moulinier demandent à entrer en relations avec les copains d'Orléans. Ecrire à l'adresse suivante : L. Molinier, ferblantier à Saint-Jean-de-Ruelle.

— Ne plus rien envoyer à Philippe Pierre, à Meaux ou Reims.

L'ALMANACH  
DU  
Père Peinard

*Ohé, les camarades, il m'est venue une idée : chaque bon bougre se paie annuellement un Almanach, farci de noms de putains et de marlous qu'on a canonisés. En outre, y a des histoires à dormir debout.*

*Pour lors, l'envie m'est venue d'accoucher d'un Almanach qui soit un peu plus à la hauteur. Et illico je me suis attelé au turbin.*

*L'Almanach est en chantier.*

*D'ici une dizaine, il sortira du four.*

*Y aura de chouettes gravures, de galbeuses histoires et des prédictions épatarouflantes pour l'année 1894.*

*Pour l'instant, je pose ma chique, j'en dis pas plus long afin que les copains gardent l'eau à la bouche.*

*Le prix de l'Almanach sera de 25 centimes.*

*Allons, les fistons, je vous ai assez mis l'eau à la bouche avec l'Almanach, enfin voilà que ça vient.*

*La semaine prochaine, vous verrez sa gueule.*

*Les copains vendeurs sont priés d'adresser leurs demandes à la vapeur.*

EN VENTE  
aux bureaux du PÈRE PEINARD

*Chansons, avec musique, à deux ronds : Fant plus de gouvernement. — La mort d'un brave. — Le Chant des Peinards. — L'internationale. — Le droit à l'existence. — Y a rien de changé. — Le Père Peinard au populo. — Les grands principes. — Ce que nous voulons. — Les Conscrits insoumis.*

*Chansons à un rond, airs connus : Comm' c'est bon la vie. — Germinal. — J'n'aime pas les sergots. — Le Père Duchesne. — La Carmagnole Sociale et la Carmagnole des Mineurs (ensemble). — Prise de Possession ou Ouvrier prends la machine, etc. — Les Briseurs d'images. — Debout frères de misère (chant international). — Le Chant des Trimardeurs. Les Pieds plats (les deux Chansons ensemble). — Les enfants de la nature. — La Marianne. — La Bataille. — Les Jacques. — Le drapeau des révoltés. — Noël Misérable.*

*Récits et poésies. — Germinal. — L'Or. — Vivement ! Brave ouvrier. — Aux grévistes de Carmaux. — La défense du Chiffonnier.*

*L'Anarchie et la Révolution, par Jacques*

*Roux. . . . . » 15*

*Le Procès des anarchistes de Vienne, en 1890 » 50*

*Première série du Père Peinard (sauf le n° 1)*

*numéros 2 à 61 (1889-90). . . . . 6 »*

*Deuxième série, 62 à 93 (1890) cartonn. . . . . 3 »*

*Troisième année (1891). . . . . 6 »*

*Quatrième année (1892). . . . . 6 »*

*Entre Paysans, dialogue. . . . . » 10*

*Les hommes et les théories de l'Anarchie, par*

*A. Hamon. . . . . » 10*

*Les tablettes d'un lézard, par Paul Paillette. . . 1 »*

*Les demandes doivent être accompagnées du montant de la galette.*

L'Imprimeur-Gérant : DELALE.

Imprimerie spéciale du Père Peinard,  
4 bis, rue d'Orsel, Paris.



SOUVENIR DE LA SEMAINE SANGLANTE



Ohé, les poireaux qui avez reluqué l'enfouissement de Mache-Ma-Honte, combien de vos amis ou de votre famille ont été ses victimes?